Document generated on 06/01/2025 11:07 a.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Une mémoire à inventer

Le gardien de mon frère de Naïm Kattan, Hurtubise HMH, « L'Arbre », 200 p.

Noële Racine

Number 201, March–April 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/18743ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Racine, N. (2005). Une mémoire à inventer / *Le gardien de mon frère* de Naïm Kattan, Hurtubise HMH, « L'Arbre », 200 p. *Spirale*, (201), 52–53.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

UNE MÉMOIRE À INVENTER

LE GARDIEN DE MON FRÈRE de Naïm Kattan
Hurtubise HMH, « L'Arbre », 200 p.

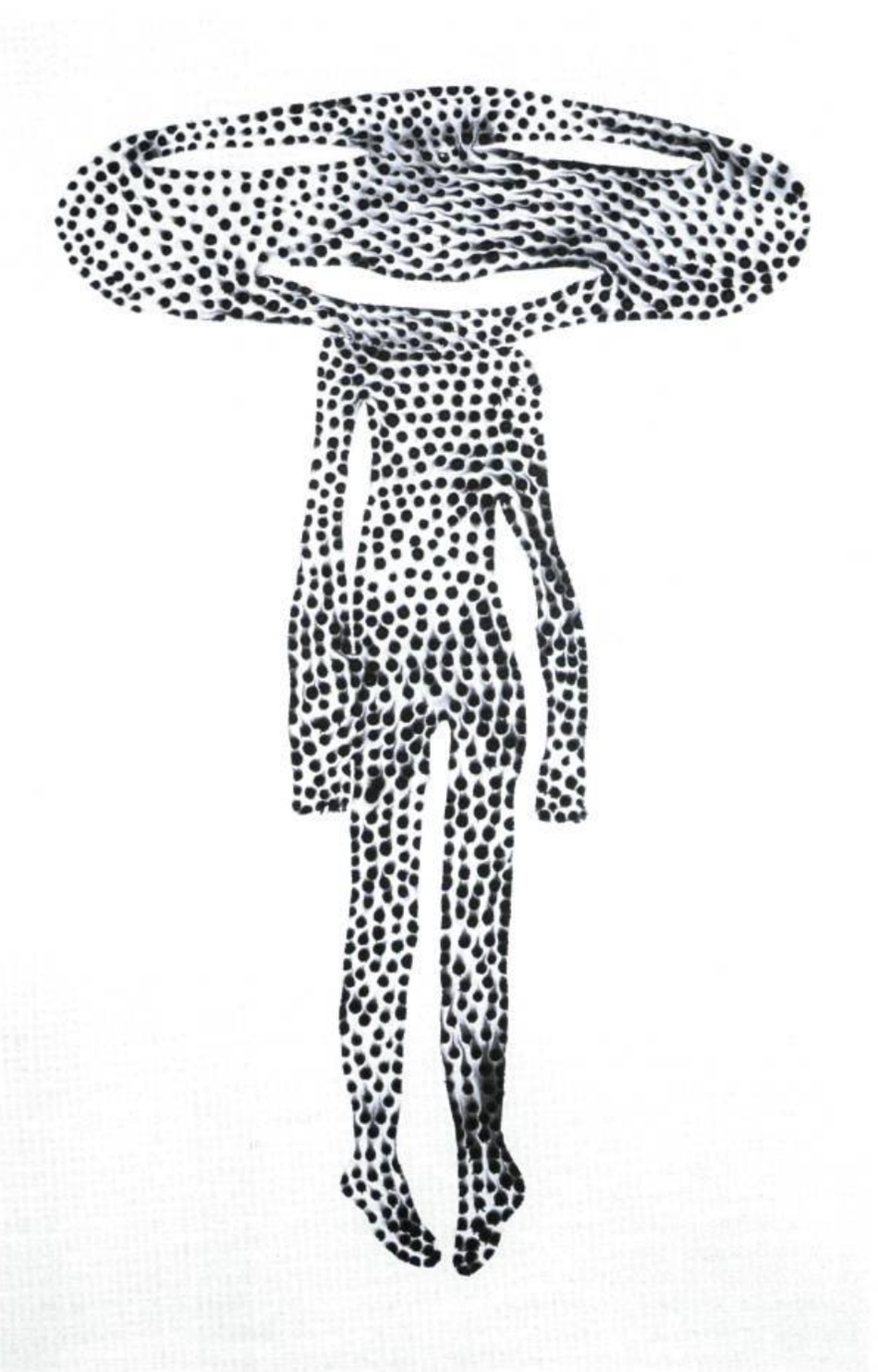
Les rapports humains, et plus particulièrement les échanges entre les femmes et les hommes, ont toujours été un des thèmes de prédilection — avec celui du voyage — de Naïm Kattan. Son dixième roman, *Le gardien de mon frère,* ne fait pas exception à la règle, car il explore avec justesse et sensibilité tous ces lieux et ces instants qui parviennent à réunir ou à désunir les êtres, tous ces liens d'émotions et de sentiments certes, mais aussi de chair et de sang. La dernière œuvre du romancier s'avance un peu plus loin sur ce terrain (ce que faisait également en partie le neuvième ouvrage de Kattan, *L'anniversaire*). Son essai intitulé *Le Père* avait déjà ouvert la voie à ce type de réflexion en abordant les relations familiales.

Le pacte de la fratrie

Les personnages centraux, deux frères, nous sont présentés par le narrateur : Raphaël et Gabriel. À en juger par leur apparence et leur personnalité, ils semblent en tous points contraires. En effet, Gabriel, le cadet — dans lequel le lecteur reconnaîtra le double de Méir *(La fiancée promise),* d'Élie *(L'amour reconnu)* et de René *(L'anniversaire)* —, en plus d'être un homme d'affaires doué et audacieux, attiré par le risque et le mouvement, semble être la vie incarnée. Il s'opposera à son aîné Raphaël, artiste entêté et minutieux, qui vit retiré du monde, à l'écart des biens matériels et terrestres, pour ne faire qu'un avec la musique qu'il compose puis interprète : *« le violon faisait désormais partie de son corps, était devenu une extension de ses bras, de ses doigts. »* Décidés à s'éloigner l'un de l'autre, les deux hommes se verront néanmoins réunis par la vie et par la mort, en dépit des mésententes et des querelles, *« au-delà de toute signature et de toute parole »,* car, comme l'affirme Gabriel en ouverture de ce roman, *« un frère reste un frère ».*

Le gardien d'un ange

Les deux frères sont dans la jeune vingtaine et vivent à Montréal. Pendant que Gabriel étudie aux HEC et fréquente Noëlla, dont il n'est pas follement épris, Raphaël, de son côté, perfectionne son art au Conservatoire de musique tout en fréquentant Sophie, dont on peut dire



Marie-Claude Bouthillier, *Grosse tête,* 2004, acrylique sur toile, 180 × 332 cm.

qu'elle est à la fois son premier et son second amour. Elle est sa passion première dans la mesure où elle est la femme avec laquelle il apprend à partager sa vie; mais elle est sa deuxième flamme parce que ses sentiments à son endroit se greffent sur la passion préexistante, nécessaire et vitale qu'il voue à son instrument de musique : « *l'amour pouvait s'ajouter à l'amour : celui de Sophie à celui du violon.* »

Mais voilà, tous ces couples ne résisteront pas au temps et s'étioleront pour permettre à d'autres unions de se créer. Ainsi, Gabriel quitte sa petite amie du moment et vit une aventure avec Édith (celle pour qui « *un mari est un mari* »), puis Agnès (une vendeuse de cosmétiques à la carrière florissante) et enfin Camille (une jeune tante rencontrée sur une plage) après avoir expérimenté ce que Raphaël appellera « *l'épopée Sophie-Gabriel* », c'est-à-dire une idylle, un mariage et un divorce avec nulle autre que Sophie, celle qui était promise à son frère aîné. De son côté, Raphaël vit un amour fusionnel avec son violon, le seul qui puisse véritablement nourrir son âme et avec lequel il puisse réellement communier — la musique étant « *la maîtresse qui régnait sur sa vie* » —, ce qui conduira inévitablement à l'échec ses relations avec les femmes. Ainsi, après avoir vu Sophie partir avec son frère, il reconstruit sa vie avec Irène, une médecin qu'il avait consultée pour des palpitations et des étourdissements, puis avec une autre compagne dont il taira le nom jusqu'à la fin.

Si ces rondes amoureuses ne constituent que la mélodie de fond au drame qui secoue la vie de l'aîné — le fait d'être arrivé deuxième, après un Russe, à un concours musical de grande envergure qu'il avait préparé pendant des années —, ces valses sentimentales composent l'essentiel de la vie du cadet. C'est que, parallèlement à ces liaisons, celui-ci se lance dans maintes entreprises professionnelles qui lui font connaître, ici, des succès, là, des défaites, mais qui, toujours, se révèlent le décalque de ses histoires passionnelles.

Toutefois, la musique cesse en même temps de jouer pour les deux personnages. La mort de la mère, puis celle du père font résonner un silence assourdissant dans la vie des frères devenus orphelins, leur imposant, du même coup, le seul langage que le deuil connaisse : celui du mutisme. Gabriel trouve alors quotidiennement refuge dans l'appartement de Raphaël qui prend soin de lui, devient son *gardien* et « *l'accompagne même dans [ses] moments d'absence, qu'il ne faut pas confondre avec l'oubli* », suivant ainsi le précepte que lui avaient dicté ses parents alors qu'il était enfant : « *Prends soin de ton frère.* » Dès lors, les rôles sont inversés : celui qui parlait fort et abondamment se place sous la parole nouvelle et protectrice de son frère aîné qui ne savait s'exprimer jusque-là qu'en tirant des notes de son instrument à cordes. C'est de cette façon qu'un ange veille sur un autre ange, les prénoms des héros renvoyant avec bonheur aux Raphaël et Gabriel bibliques, et que les deux hommes dépassent leurs différends pour reconnaître ce qui les lie à jamais : leurs origines et leur mémoire commune.

Deux histoires à tresser

En dépit des apparences, c'est la constitution de cette même mémoire (plutôt que le langage sensuel des corps qui s'épousent, plutôt que les réflexions et les leçons — sublimes et remplies de sagesse — portant sur l'art, ou que les conflits vertigineux séparant les personnes) qui constitue le propos essentiel du *Gardien de mon frère.* Kattan y célèbre, en fait, la mémoire de la mère et du père en faisant l'éloge de l'affection inconditionnelle qu'ils ont développée pour leurs enfants et en soulignant leur présence indéfectible auprès d'eux. De plus, l'auteur fait en sorte que ses personnages, tout au long du roman, s'efforcent de construire une mémoire en se rappelant constamment les liens qui les unissent, les rencontres privilégiées et marquantes qui ont changé le cours de leur vie, et ce qu'ils deviennent à travers le temps — pour eux-mêmes, d'abord, et pour ceux qui les connaissent, ensuite. Il n'est donc pas étonnant que certaines phrases significatives (« *Nous sommes des frères* »; « *C'était mon frère* »; « *C'est ton frère* ») reviennent tel un leitmotiv, presque comme une litanie — au sens liturgique du terme — dans la bouche des protagonistes. En les répétant, ils forgent une parole mutuelle, une histoire qui les rassemble, instaurant ainsi une tradition et créant, par le fait même, un héritage à léguer aux enfants qu'ils auront. Ceci, pour que ceux qui disparaissent ne meurent jamais tout à fait pour ceux qui restent.

En outre, cette volonté de créer des souvenirs communs est si importante dans cet ouvrage qu'elle en conditionne jusqu'à sa structure. Les treize chapitres qui composent le roman sont, à eux seuls, une tentative de faire remonter cette mémoire vers un présent qui n'a de sens que s'il est expliqué par le passé. Non numérotées, ces parties ne se distinguent que par les titres qu'elles portent et qui coïncident avec les noms des deux frères, alternés treize fois, en commençant et en finissant par le nom de Gabriel. Nous retrouvons ici une manière propre à l'écrivain, ce « *dualisme* » kattanien, pour reprendre l'expression du critique André Renaud, et que ce dernier définit comme étant « *une structure de la dialectique, une façon de voir et d'exprimer les choses, une habitude d'écrire, un automatisme intellectuel. Ou, plus simplement, un style* » (*Lettres québécoises*, n° 47, automne 1987). Par cette dynamique de l'aller-retour incessant entre les dires de Gabriel (qui forment plus de la moitié du livre, le cadet étant le plus loquace des deux frères) et ceux de Raphaël (qui ne font qu'un tiers, tout au plus, du texte), l'auteur suggère que la mémoire commune ne peut s'édifier que si les gens tressent ensemble leurs histoires individuelles, que si les paroles des uns font écho à celles des autres; que si les destinées, en somme, se mêlent. Et ce qui est fort heureux, c'est qu'en utilisant ce procédé original et fécond, Kattan évite l'impasse qu'aurait pu être la présentation de deux monologues parallèles, de deux points de vue inconciliables. Il propose plutôt deux voix qui se répondent indirectement et comme en secret pour se transmuer en un dialogue pudique et intériorisé.

Or ce dialogue, cet échange discret, permet de relier les origines au présent, car le récit, non linéaire, part du moment actuel (le retour de Gabriel à Montréal après son séjour en Argentine) pour mettre en contexte toute la vie qui a précédé cet épisode et qui, elle, est narrée chronologiquement depuis le temps où, encore jeunes adultes, les frères étaient aux études, jusqu'au départ de Gabriel en Martinique à la suite du décès du père. Alors, le lecteur comprend, à la fin de sa lecture, qu'une ellipse temporelle de deux ans l'a empêché de connaître précisément ce que les personnages ont vécu entre les voyages que le cadet a effectués en Martinique et en Argentine. Il sait néanmoins que leur vie ne se sera pas interrompue, qu'elle aura poursuivi son chemin hasardeux, car, quand le récit commence, Raphaël n'a plus Irène comme compagne, mais une autre femme qui restera toujours anonyme. Et quand Gabriel quittera Mendoza — une véritable réplique de la métropole québécoise, si on en croit ses descriptions — pour rentrer à Montréal, la boucle sera pour ainsi dire bouclée. Et ce même lecteur, qui partage désormais le passé des personnages de Kattan, se trouve habité par la fraternité qu'ils véhiculent.

Noële Racine